

Docteur Jacques LACAN

S E M I N A I R E

du

Mercredi 8 janvier 1958

le groupe des deux et le non du tiers

la condition de la satisfaction

être entendu au delà de ce non dit

le groupe des pd. membres

voir de près de ch. le comment

J'ai l'impression que le trimestre dernier - j'en ai eu des ^{ben} réalisements - je vous ai un peu éssoufflés. Je ne m'en suis pas rendu compte, ^{sses} sinon je ne l'aurais pas fait. J'ai aussi l'impression de m'être répété, d'avoir piétiné. Cela n'a d'ailleurs pas empêché peut-être que certaines des choses que je voulais vous faire entendre, sont restées en chemin.

Cela vaut peut-être un petit retour en arrière, disons un regard sur la façon dont j'ai abordé les choses cette année. Ce que j'essaye de vous montrer à propos du trait d'esprit, dont j'ai dégagé un certain schéma dont l'utilité peut-être peut ne pas vous apparaître tout de suite, c'est son unité, comment les choses s'emboîtent, comment elles s'engrènent avec le schéma précédent.

En fin de compte il s'agit de quelque chose que vous

devez percevoir comme une constante dans ce que je vous enseigne. Encore conviendrait-il que cette constante ne soit pas simplement quelque chose comme un petit drapeau à l'horizon, sur lequel vous vous orientiez. Il faut que vous compreniez où cela vous emmène, dans quels détours cela vous emmène. Cette constante, c'est la remarque que je crois absolument fondamentale pour comprendre ce qu'il y a dans Freud, celle de l'importance du langage, nous l'avons dit d'abord, et ensuite de la parole. Et plus nous nous approchons de notre objet, plus nous nous apercevons où est la différence de l'importance du signifiant dans l'économie du désir, disons encore dans la formation, l'information du signifié.

Vous avez pu vous en apercevoir hier soir, à entendre ce que nous a apporté d'intéressant à notre séance scientifique, madame Pankoff. Il se trouve qu'en Amérique les gens se soucient de la même chose que ce que je vous explique ici. Ils essayent d'introduire l'essentiel dans la détermination de ces troubles psychiques, de ces troubles économiques, le fait de la communication et de ce qu'ils appellent le message à l'occasion. Vous avez pu entendre madame Pankoff vous parler de quelqu'un qui est loin d'être né de la dernière pluie, à savoir monsieur Bataillon, anthropologue et ethnographe, qui a apporté quelque chose qui nous fait réfléchir un peu plus loin que le bout de notre nez, concer-

nant l'action thérapeutique. Il essaye de formuler quelque chose qui est au principe de la genèse du trouble psychotique, dans quelque chose qui s'établit entre la mère et l'enfant, et qui n'est pas simplement l'effet de tension, de rétention, de ^Fdéfense^C, de ratification, de frustration au sens élémentaire ^{t t} que je précise, de relation inter-humaine, comme si c'était quelque chose qui se passait au bout d'un élastique, qui essaye de mettre dès le principe la notion de la communication en tant qu'elle est centrée, non pas simplement sur un contact, sur un rapport, sur un entourage, mais sur une signification, de la mettre au principe de ce qui s'est passé d'originellement ^Cdistordant⁼, déchirant dans ce qui lie l'enfant dans ses relations avec la mère, et quand il désigne, quand il dénote comme étant l'élément ^Cdistordant⁼ essentiel de cette relation, le fait que la communication se soit présentée sous une forme de double relation comme vous l'a très bien dit hier soir madame Pankoff, en vous disant que dans le même message qui est celui où l'enfant a déchiffré le comportement de sa mère, dans le même message il y a deux éléments qui ne sont pas définis l'un par rapport à l'autre, en ce sens simplement que l'un se présente comme la défense du sujet par rapport à ce que veut dire l'autre, ce qui est la notion commune que nous avons dans ce qui se passe au niveau du mécanisme de la défense que vous analysez[?].

Vous pouvez dire ce que le sujet dit, pour méconnaître qu'il y a quelque part de signification en lui. Il s'annonce à lui-même, de même qu'il vous annonce la couleur à côté.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de quelque chose qui concerne l'autre, et qui est reçu par l'autre de telle façon, que s'il répond sur un point, il sait de ce fait même qu'il va ^{se} trouver coincé dans l'autre. Comme nous l'a dit hier madame Pankoff, si je réponds à la déclaration d'amour que me fait ma mère, je vais provoquer son retrait, et si je ne l'entends pas comme telle, c'est-à-dire si je ne lui réponds pas, je vais la perdre.

Vous voyez donc que nous voilà introduits dans cette dialectique du double sens, en ceci déjà qu'il intéresse un élément tiers. Ce n'est pas l'arrière l'autre, c'est-à-dire quelque chose qui est au-delà du sens, un sens qui aurait ce privilège d'être le plus authentique, ces deux messages simultanés dans la même émission, si on peut dire, de signification qui crée dans le sujet une position telle qu'il est en impasse. Ceci vous prouve que même en Amérique, on est en énorme progrès.

Est-ce que cela veut dire que ce soit complètement suffisant ? Madame Pankoff hier soir, a très bien souligné ce que cette tentative avait de au ras du sol, d'empirique. Bien entendu il ne s'agit pas du tout d'empirisme. Si en Amérique il n'y avait pas à côté des travaux qui sont très

importants, qui sont faits sur le plan de ce qu'on appelle la stratégie des jeux, ils n'auraient même pas songé à introduire cela dans l'analyse, qui est tout de même là une reconstruction de quelque chose qui est supposé s'être passé à l'origine, qui détermine cette position profondément déchirée, en porte à faux du sujet vis-à-vis de justement ce qu'a de constituant le message pour le sujet. Si cette position n'implique pas que le message est quelque chose de constituant pour le sujet, on voit mal comment on pourrait lui donner à cette double relation primitive, des effets aussi grands.

Alors la question qui se pose est celle de savoir quelle sera la situation, quel sera le procès de la communication en tant qu'il n'arrive pas à être constituant pour le sujet. C'est un autre repère qu'il faut rechercher. Jusqu'à présent quand vous lisez et quand vous entendez ce que veut dire monsieur Bateson, vous voyez que tout en somme est centré sur le double message, sans doute, mais sur le double message en tant que double signification.

C'est précisément là que le système pêche, et justement en quoi ? En ceci : c'est qu'il n'y a que cette façon de concevoir les choses, de les présenter, qui néglige justement ce que le signifiant a de constituant dans la signification.

Hier soir j'avais pris une note au passage, qui me

manque maintenant, que j'avais recueillie dans le propos même de madame Bankoff, et qui se ramène à peu près à ceci : Il n'y a pas, disait-elle, de parole qui fonderait la parole en tant qu'acte. Et ceci est bien dans la voie de ce que j'approche maintenant.

Parmi ces paroles, il faut qu'il y en ait une qui fonde la parole en tant qu'acte dans le sujet. C'est dans ce sens qu'elle manifestait son exigence, son sentiment de l'insuffisance du système. C'est en cela que madame Bankoff manifestait une exigence de stabilisation de tout le système, du fait qu'à l'intérieur de la parole il y ait quelque part quelque chose qui fonde la parole en tant que vraie. Elle s'adressait donc dans ce sens à un recours à la perspective de la personnalité. C'est bien ce qu'elle avait apporté hier, et c'est bien quelque chose qui tout au moins a le mérite de témoigner une certaine exigence correspondant à quelque chose qui, dans le système, nous laisse incertains, ne nous permet pas une déduction, une construction suffisante.

Je ne crois absolument pas que ce soit ainsi que l'on puisse le formuler. Cette référence personaliste, ne me la crois psychologiquement fondée qu'en ce sens que nous ne pouvons pas ne pas pressentir que dans cette impasse que créent les significations, en tant qu'elle est supposée.

*er un démant**β*

déclenchée des concerts profonds du sujet lorsqu'il est un schizophrène, nous ne pouvons pas ne pas sentir qu'il y a quelque chose qui doit être au principe de ce déficit. Il n'est pas simplement l'expérience maintenue, prise, imprimée de ces impasses des significations, mais aussi quelque chose qui est le manque de quelque chose qui fonde la signification elle-même, et qui est le signifiant, et quelque chose de plus encore, qui est justement ce que aujourd'hui je vais aborder, c'est-à-dire quelque chose qui se fonde, non pas simplement comme personnalité, comme quelque chose qui fonde la parole en tant qu'acte, comme madame Bankoff le disait hier soir, mais quelque chose qui se pose comme ce qui donne autorité à la loi.

Nous appelons ici loi, justement ce qui s'articule proprement au niveau du signifiant, c'est-à-dire le texte de la loi.

Ce n'est pas pareil de dire qu'il y a une personne qui doit être là pour soutenir si on peut dire l'authenticité de la parole, et de dire qu'il y a quelque chose qui autorise le texte de la loi, parce que ce quelque chose qui autorise le texte de la loi est quelque chose qui se suffit d'être lui-même au niveau du signifiant, c'est-à-dire le nom du père, ce que j'appelle le nom du père, c'est-à-dire le père symbolique. C'est quelque chose qui subsiste au niveau du signifiant. C'est quelque chose qui dans l'autre, en tant qu'il

est le siège de la loi, représente cet autre dans l'autre, ce signifiant qui donne support à la loi, qui promulgue la loi.

C'est précisément ce qu'exprime le mythe nécessaire à la pensée de Freud, le mythe de l'Oedipe. Ce pour quoi - regardez-y de très près - il est nécessaire qu'il procure lui-même sous cette forme mythique, l'origine de la loi, c'est pour qu'il y ait quelque chose qui fasse que la loi est fondée dans le père. Il faut qu'il y ait le meurtre du père. Les deux choses sont étroitement liées, c'est-à-dire que le père en tant qu'il promulgue la loi, est le père mort, c'est-à-dire le symbole du père; le père mort c'est le non du père, qui est là construit sur le contenu.

Ceci est tout à fait essentiel. Je vais vous rappeler à l'occasion pourquoi.

Autour de quoi ai-je centré tout ce que je vous ai appris il y a deux ans sur la psychose ? Autour de quelque chose que j'ai appelé la Verwerfung. J'ai essayé de vous la faire sentir comme quelque chose qui est autre que la Verdrängung, c'est-à-dire le fait que la chaîne signifiante continue, que vous le sachiez ou pas, à se dérouler, à s'ordonner dans l'autre, ce qui est essentiellement la découverte freudienne.

Mais je vous ai dit que la Verwerfung était quelque chose qui n'était pas simplement au-delà de votre accès,

c'est-à-dire dans l'Autre en tant que refoulé et en tant que signifiant. C'est cela qui est Verdrängung. Mais c'est la chaîne signifiante, la preuve en est qu'elle continue à agir sans que vous lui donniez la moindre signification. Elle détermine la moindre signification sans que vous la connaissiez comme chaîne signifiante.

Je vous ai dit aussi qu'il y a autre chose qui dans cette occasion est Verforfung. Il peut y avoir dans la chaîne des signifiants un signifiant ou une lettre qui manque, qui toujours manque dans la typographie, car il s'agit d'un espace typographique. L'espace du signifiant, l'espace de l'inconscient est un espace typographique. Il faut tâcher de définir l'espace typographique comme quelque chose se constituant dans une ligne, dans des petits carrés. Il y a des lois topologiques de l'espace typographique.

Il y a quelque chose qui manque dans cette chaîne des signifiants. Vous devez comprendre l'importance du manque de signifiant particulier dont je viens de parler, qui est le nom-du-père en tant justement qu'il fonde comme tel le fait qu'il y a loi, c'est-à-dire articulation dans un certain ordre du signifiant, (complexe d'Oedipe ou loi de l'Oedipe, ou loi d'interdiction de la mère), par exemple le signifiant qui signifie qu'à l'intérieur de ce signifiant, le signifiant existe.

C'est cela le nom du père, et comme vous le voyez, à

l'intérieur de l'autre c'est un signifiant essentiel, C'est autour de cela que j'ai essayé de vous centrer ce qui se passe dans la psychose, à savoir comment le sujet doit suppléer au manque de signifiant, ^{de ce} à l'essentiel qui est le nom du père, et c'est autour de cela que j'ai essayé de vous ordonner tout ce que j'ai appelé la réaction en chaîne, ou la débâcle qui se produit dans la psychose.

Que dois-je faire ici ? Dois-je m'engager tout de suite dans ce rappel de ce que je vous ai dit à propos du Président Schreber ? Ou bien faut-il que je vous montre d'une façon encore plus précise ce que j'articule, ce que je viens là simplement d'annoncer, en vous montrant dans le détail quel rapport vous articulez ^r au niveau du schéma de cette année, qui à ma grande surprise, n'intéresse pas tout le monde ; mais qui intéresse tout de même quelques-uns, et au niveau du schéma de cette année, d'essayer de vous articuler ce que je viens d'essayer de vous indiquer ?

Le sujet

N'oubliez pas que ce schéma a été construit pour vous représenter ce qui se passe au niveau de quelque chose qui mérite le nom de technique, la technique du mot d'esprit, qui est quelque chose de particulier, de bien singulier puisque manifestement cela peut être fabriqué de la façon la plus inintentionnelle du monde par le sujet, que comme je vous l'ai montré, le mot d'esprit n'est quelquefois que l'envers d'un lapsus et dont l'expérience montre

que beaucoup de mots d'esprit naissent de cette façon là, on s'aperçoit après coup que l'on a eu de l'esprit. C'est parti tout seul. D'abord cela pourrait dans certains cas être pris pour exactement le contraire, ^{un} en signe de naïveté. J'ai fait allusion la dernière fois au mot d'esprit naïf,

Ce mot d'esprit avec son résultat qui est cette satisfaction qui lui est particulière, c'est autour de cela que j'ai essayé le trimestre dernier, de vous organiser ce schéma, pour tâcher de repérer comment nous pourrions concevoir l'origine de cette satisfaction spéciale qu'il donne. Cela ne nous a fait remonter à rien d'autre qu'à la dialectique de la demande à partir de l'ego.

Rappelez-vous le schéma de ce que je pourrais appeler l'idéal primordial symbolique, qui est tout à fait inexistant au moment de la demande satisfaite en tant qu'il est représenté par la simultanéité de l'intention, pour autant qu'elle va se manifester en message, et de l'arrivée de ce message comme tel à l'autre, je veux dire le fait que le signifiant, puisque cette chaîne est la chaîne signifiante, parvient dans l'autre. Il voit comme tel s'il y a parfaite identité, simultanéité, superposition exacte entre la manifestation de l'intention, ^{en} et tant qu'elle est celle de l'ego, et le fait que le signifiant est comme tel enterriné dans l'autre, ce quelque chose qui est au principe de la possibilité même de la satisfaction de la parole. Nous

supposons donc - c'est cela que j'appelle le moment primordial idéal - que si ce moment existe, il doit être constitué par cette simultanéité, cette coextensivité exacte du désir en tant qu'il se manifeste, et du signifiant en tant qu'il le porte et le comporte. Si ce moment existe, la suite, c'est-à-dire quelque chose ici qui va succéder au message, est quelque chose qui va succéder à son passage dans l'autre, qui va correspondre à ce qui est nécessaire, et à ce qui est réalisé dans l'autre et dans le sujet pour qu'il y ait satisfaction.

Ceci très précisément est le point de départ nécessaire pour que vous compreniez que cela n'arrive jamais. C'est à savoir qu'il est de la nature et de l'effet du signifiant que ce qui arrive ici, se présente comme signifié, c'est-à-dire comme quelque chose qui est fait de la transformation, de la réfraction de son désir par son passage par le signifiant, et pourquoi ? Parce que c'est pour cela que ces deux lignes sont entrecroisées ; c'est pour vous faire sentir le fait que le désir s'exprime et passe par le signifiant, c'est-à-dire qu'il croise la ligne signifiante, et qu'à niveau de ce croisement du désir avec la ligne signifiante, il rencontre quoi ? Il rencontre l'^Aautre.

Nous verrons tout à l'heure, puisqu'il faudra y revenir, ce que c'est dans ce schéma, que cet ⁹autre. Il rencontre l'^Aautre, je ne vous ai pas dit comme personne, il

rencontre l'autre comme trésor du signifiant, comme siège du code. En d'autres termes, c'est là que se passe la réfraction du désir par le signifiant. Le désir arrive donc comme signifié autre que ce qu'il était au départ, et voilà pourquoi non pas votre fille est muette, mais pourquoi votre désir est toujours cocul.

C'est parce que dans l'intervalle, ce dont il s'agit vous montre que c'est plutôt vous qui l'êtes, cocul ; vous-même êtes trahi en ceci que votre désir a couché avec le signifiant. C'est essentiel. Je ne sais pas comment il faut que j'articule mieux les choses, pour vous les faire comprendre. Ceci tient au fait que le désir en tant qu'émanation, pointe d'un moment de cet égo radical, du seul fait que c'est ce chemin là.

C'est là la signification du schéma. Il est là pour vous visualiser ce concept que le passage à travers la chaîne du signifiant introduit dans la dialectique du désir par soi-même ce changement essentiel.

Alors il est bien clair que pour la satisfaction du désir, tout dépend de ce qui se passe en ce point là d'abord défini comme lieu du code, comme ce quelque chose d'essentiel qui déjà par lui-même dès l'origine, aboriginé, du seul fait de sa structure de signifiant, apporte cette modification essentielle du désir au niveau de son franchissement de signifiant. Là tout le reste est impliqué, puisqu'il n'y a pas

seulement le code, il y a bien autre chose. J'ame situe là au niveau le plus radical, mais bien entendu il y a la loi, il y a les interdictions, il y a le surmoi, etc.. Mais pour comprendre comment ils sont édifiés, ces divers niveaux, il faut comprendre que déjà au niveau le plus radical, en tant qu'il y a un autre dès que vous parlez à quelqu'un, qu'il y a un autre autre en lui, en tant que sujet du code, déjà nous nous trouvons soumis à cette dialectique de coarticulation du désir.

Donc tout dépend, s'avère-t-il, de ce qui se passe à ce point de croisement, à ce niveau de franchissement.

Il s'avère que toute satisfaction possible du désir humain va donc dépendre de l'accord du système signifiant en tant qu'il est articulé dans la parole du sujet, et monsieur de La Pallice vous le dirait, du système du signifiant en tant que reposant dans le code, soit au niveau de l'autre en tant que lieu des ^{et} sièges du code. Un petit enfant entendant cela, serait convaincu, et je ne prétends pas que ce soit un pas de plus que ce que je viens de vous expliquer nous fasse faire. Encore faut-il l'articuler.

C'est là que nous allons approcher le joint que je veux vous faire entre ce schéma et ce que je vous ai annoncé tout à l'heure d'essentiel concernant la question importante du nom du père. Vous allez le voir se préparer, se dessiner, et non pas s'engendrer, ou surtout s'engendrer lui-même, mais le saut qu'il doit faire pour arriver, car

tout ne se passe pas au niveau de la continuité, le propre du signifiant étant justement d'être discontinu.

Qu'est-ce que la technique du mot d'esprit nous apporte par l'expérience ? C'est ce que j'ai essayé de vous faire sentir, de toutes les manières, c'est quelque chose qui, tout en comportant aucune satisfaction particulière immédiate, consiste en ceci qu'il se passe quelque chose dans l'autre qui est équivalent, qui représente, qui symbolise ce qu'on pourrait appeler la condition nécessaire à toute satisfaction, à savoir que vous êtes justement entendu au-delà de ce que vous dites, puisqu'en aucun cas ce que vous dites ne peut vraiment vous faire entendre.

Le trait d'esprit comme tel, se développe dans la dimension de la métaphore, c'est-à-dire que c'est au-delà du signifiant, en tant que par lui vous cherchez à signifier quelque chose, que malgré tout vous signifiez toujours autre chose. C'est justement dans quelque chose qui va se présenter comme trébuchement du signifiant, que vous êtes satisfait, simplement de ceci qu'à ce signe l'autre reconnaît cette dimension au-delà où doit se signifier ce qui est en cause, et que vous ne pouvez pas comme telle signifier.

C'est cela cette dimension que nous révèle le trait d'esprit, et elle est importante, elle fonde dans l'expérience ce schéma par la nécessité où nous avons été de le construire, de nous rendre compte de ce qui se passe dans

le trait d'esprit, c'est à savoir que ce quelque chose qui supplée au point de nous donner une sorte de bonheur à l'échec de la communication du désir par la voie du signifiant, est quelque chose qui dans le trait d'esprit, se réalise de la façon suivante : c'est que l'autre entend un message comme échoué, comme échoué, et par cet échouement même reconnaissant la dimension au-delà dans laquelle se situe le vrai désir, c'est-à-dire ce qui n'arrive pas à cause du signifiant, à être signifié.

Vous voyez que la dimension de l'autre ici s'étend un tant soit peu, car il n'est plus seulement là le siège du code, là il intervient comme sujet, entendant un message dans le code, le compliquant, c'est-à-dire qu'il est déjà là au niveau de celui qui constitue la loi comme telle, puisqu'il est capable d'y ajouter ce trait, ce message comme supplémentaire, c'est-à-dire comme lui-même désignant l'au-delà du message.

C'est pour cela que j'ai commencé cette année, quand il s'est agi des formations de l'inconscient, à vous parler du trait d'esprit.

Tâchons de voir de plus près dans une situation moins exceptionnelle que celle du trait d'esprit, cet autre en tant que nous cherchons à découvrir dans sa dimension la nécessité de ce signifiant, en tant qu'il fonde le signifiant, c'est-à-dire en tant qu'il est le signifiant qui instaure la légitimité de la loi ou du code.

Pour reprendre notre dialectique du désir, nous n'allons pas tout le temps nous exprimer, quand nous nous adressons à l'autre, par la voie du trait d'esprit. Si nous pouvions le faire, nous serions plus heureux d'une certaine façon. C'est, pendant un court temps du discours que je vous adresse, ce que j'essaye de faire. Je n'y parviens pas toujours. C'est de votre faute ou c'est de la mienne, mais c'est absolument indiscernable à ce point de vue là.

Fais enfin sur le plan terre à terre de ce qui se passe quand je m'adresse à l'autre, il y a une dimension qui nous permet de le fonder de la façon la plus élémentaire au niveau de la conjonction du/et de ce signifiant de l'autre. C'est un mot qui est absolument merveilleux en français, sur toutes les équivoques qui permettent d'être faites, et sur combien de calembours que moi-même je rougis d'en faire usage ici, sinon de la façon la plus discrète. Dès que j'aurai dit ce mot, vous vous en souviendrez tout de suite, à quelle sorte d'évocation je me rapporte. C'est le mot "tu".

Ce "tu" est absolument essentiel dans ce que j'ai appelé à plusieurs reprises la parole pleine, la parole en tant qu'elle fonde quelque chose dans l'histoire, le "tu" de "tu es mon maître", ou "tu es ma femme". Ce "tu", c'est le signifiant de l'appel à l'autre, cet autre dont je vous ai montré - et je le rappelle à ceux qui ont bien voulu suivre

interp.
lecteur.

A
[désir]

toute la chaîne de mes séminaires sur la psychose - l'usage que j'en ai fait, la démonstration que j'ai essayé de faire vivre devant vous autour de cette distance de "tu es celui qui ne suivras", et de "tu es celui qui me suivra" ; En d'autres termes, ce que déjà à ce moment là j'approchais pour vous, ce à quoi j'ai essayé de vous exercer, c'est précisément ce à quoi je fais faire allusion maintenant, et auquel j'avais déjà donné son nom.

Il y a là dans ces deux termes, avec leurs différences, et plus dans l'un que dans l'autre, et même complètement dans l'un et pas du tout dans l'autre, un appel. Dans le "tu es celui qui ne suivras", il y a quelque chose qui n'est pas dans le "tu es celui qui me suivra". Et ceci s'appelle l'invocation. Si je dis "tu es celui qui ne suivras", je vous invoque, je vous décerne, je décerne à ~~être~~ celui qui ne suivras, je suscite en toi le "oui" qui dit "je suis à toi", "je me vous à toi", "je suis celui qui te suivra". Mais si je dis : "tu es celui qui me suivra", je ne fais rien de pareil, j'annonce, je constate, j'objective, et même à l'occasion je repousse. Cela peut vouloir dire : "tu es celui qui me suivra toujours", et j'en ai ma claque". C'est même de la façon la plus ordinaire, la plus conséquente dont cette phrase est prononcée, un refus. L'invocation est quelque chose qui exige bien entendu une tout autre dimension, à savoir justement que je fasse dépendre mon désir

de ton être, en ce sens que je l'appelle à entrer dans la voie de ce désir quel qu'il puisse être, d'une façon inconditionnelle.

C'est ce processus de l'invocation, en ce sens qu'il veut dire que je fais appel à la voix, à'est-à-dire à ce qui supporte la parole, non pas à la parole, mais au sujet, justement en tant qu'il la porte, et c'est pour cela qu'à ce niveau je suis au niveau que j'ai appelé tout à l'heure, en parlant avec madame Bankoff, le niveau ^P ^v personnaliste. C'est bien pourquoi les personnalistes vous en mettent et vous en remettent du tu, 'tu, tu à longueur de journée. Monsieur Martin ^{Buber} ~~Souvent~~ par exemple, dont madame Bankoff a prononcé le nom ^{Buber} au passage, est en effet dans ce registre un nom éminent.

Bien entendu il y a là un niveau phénoménologique essentiel, et nous ne pouvons pas ne pas y passer. Il ne faut pas non plus uniquement céder à son mirage, à savoir se prosterner, car c'est un peu là qu'effectivement nous rencontrons ce danger au niveau de cette attitude personnaliste qui donne assez volontiers dans la prôsternation mystique. Et pourquoi pas ? Nous ne refusons aucune attitude à personne, nous demandons simplement le droit de les comprendre, ce qui ne nous est pas d'ailleurs refusé du côté personnaliste, mais ce qui nous est refusé du côté scientifique, parce que si vous commencez à attacher une authenticité à la structure subjective de ce que vous dit le mystique, le scientifique

considère aussi que vous tombez dans une complaisance ridicule.

Alors qu'il ne semble que toute structure subjective, quelle qu'elle soit, dans la mesure où nous pouvons suivre ce qu'elle articule, est strictement équivalente du point de vue de l'analyse subjective, à tout autre, à savoir que seuls les crétins imbéciles du type de monsieur Blondel (le psychiatre), peuvent porter comme objection, au nom d'une prétendue "conscience morbide" ineffable, vécue, de l'autre, de quelque chose qui se présente comme non pas ineffable, mais articulé. Cela doit être comme tel refusé, ceci au nom de la confusion qui vient de ceci, qu'on croit que ce qui s'articule est justement ce qui est au-delà, alors qu'il n'en est rien. C'est ce qui est au-delà qui l'articule.

En d'autres termes, il n'y a pas à parler d'ineffable quant à ce sujet, qu'il soit délirant ou ^[mystique] mythique. Nous sommes au niveau de la structure subjective de quelque chose comme tel qui ne peut pas^{se} présenter d'une autre façon que cela se présente, et qui comme tel par conséquent, se présente avec son entière valeur à son niveau de crédibilité.

S'il y a de l'ineffable, soit dans le délirant, soit dans le mystique, par définition il n'en parle pas puisque c'est ineffable. Alors nous n'avons pas à juger ce qu'il articule, à savoir sa parole sur ce dont il ne peut pas parler. S'il est supposable, et nous le supposons bien vo-

lontiers, qu'il y a de l'ineffable, jamais au nom de l'ineffable nous ne refusons de saisir ce qu'il démontre comme structure dans une parole, quelle qu'elle soit. Nous pouvons nous y perdre, alors nous y renonçons ; mais si nous ne nous y perdons pas, l'ordre qu'elle démontre est qu'elle dévoile est à prendre comme tel, et nous nous apercevons en général qu'il est infiniment plus fécond de la prendre comme telle et d'essayer d'y articuler l'ordre qu'elle pose, à condition d'avoir de justes repères. C'est à quoi nous nous efforçons ici : nous partons de l'idée qu'elle était essentiellement faite pour représenter le signifié. Nous sommes noyés tout de suite, parce que nous retombons aux oppositions précédentes, à savoir que le signifié, nous ne le connaissons pas.

Ce "tu" dont il s'agit, c'est celui que nous invoquons, mais en l'invoquant c'est tout de même cette impénétrabilité personnelle subjective qui bien entendu sera intéressée, mais ce n'est pas à ce niveau là que nous cherchons à l'atteindre. Nous cherchons à lui donner ce qui est en cause dans toute invocation. Le mot invocation a un usage historique, c'est ce qui se produisait dans une certaine cérémonie chez les anciens qui avaient plus de sagesse que nous sur certains points, qui^{ils} pratiquaient avant le combat. Cela consistait dans cette cérémonie à faire ce qu'il fallait, ils le savaient eux probablement, pour mettre de son côté les dieux des autres. C'est exactement ce que veut dire

invocation, et c'est en cela que réside le rapport essentiel auquel je vous ramène maintenant, de cette étape seconde nécessaire, de l'appel pour que le désir et la demande soient satisfaits. Il ne suffit pas simplement de lui dire : tu, tu, tu, et d'obtenir une participation de la palpate, il s'agit justement de lui donner la même voix que nous désirons qu'il ait, d'évoquer cette voix qui est justement dans le trait d'esprit présente, au moins comme sa propre dimension. Le trait d'esprit est une provocation qui ne réussit pas au grand tour de force, au grand miracle de l'invocation. C'est au niveau de la parole, et en tant qu'il s'agit que cette voix s'articule conformément à notre désir, que l'invocation se place.

différence ?

Nous retrouvons alors à ce niveau, ceci qui est que toute satisfaction de la demande, en tant qu'elle dépend de l'autre, va donc être suspendue à ce qui se passe ici, c'est-à-dire dans ce va-et-vient tournant du message au code, et du code au message, qui permet par l'autre, à mon message, d'être authentifié dans le code. Nous revenons au point précédent, c'est-à-dire à ce qui constitue l'essence de l'intérêt que nous portons ensemble cette année au trait d'esprit.

Je vous ferai simplement remarquer au passage, que si vous aviez eu ce schéma, c'est-à-dire que si j'avais pu non pas vous le donner, mais vous le forger à ce moment là, en

d'autres termes, que si nous étions venus ensemble au même moment au même trait d'esprit, j'aurais pu sur ce schéma vous imaginer ce qui se passe essentiellement chez le Président Schreber, pour autant qu'il est devenu la proie, le sujet absolument dépendant de ses voix.

Si vous observez attentivement le schéma qui est derrière moi, et si vous supposez simplement qu'il soit Verfor-^Wfon, tout ce qui peut dans l'autre répondre de quelque façon que ce soit à ce niveau, que j'appelle le niveau du nom-du-père, qui incarne, spécifie, particularise, ja le sais, mais particularise quoi ? Ce que je viens de vous dessiner, qui doit dans l'autre représenter l'autre en tant que donnant portée à la loi.

Si vous supposez que c'est absence qui est la définition que je vous ai donnée de la Verwerfung du nom du père, vous vous apercevez que les deux liaisons que j'ai ici encadrées, à savoir aller et retour du message au code et du code au message, sont par là même détruites et impossibles, et que ceci vous permet de reporter sur ce schéma

Le...
"qui apparaît
dans le terme
Verwerfung."

les deux types fondamentaux de phénomènes de voix qu'aprouve en substitution de ce défaut, de ce manque en tant précisément qu'il a été une fois évoqué.

C'est là le point bascule, de virage qui précipite le sujet dans la psychose, et je laisse de côté pour l'instant en quoi et à quel moment, et pourquoi c'est à la suite,

c'est dans le creux, c'est dans le vide fait par ceci que
 justement ce qui est appelé à un moment au niveau du [^{Tu es} "tu",
 — ^{Nom du père} et nom du père,] et que ce nom du père, en tant qu'il est ca-
 pable d'enterrer le message, est garant, que se produit
 ce que vous pouvez alors voir sur ce schéma, c'est à savoir
 que se produit comme autonome, et en raison de ce fait, que
 la loi comme telle se présente comme autonome.

Je commençais cette année là mon discours sur la psy-
 chose à propos d'une phrase que je vous avais dite dans
 une de mes présentations de malades, et dans laquelle on
 saisissait très bien à quel moment la phrase marquée par
 la patiente : "je viens de chez le charcutier", basculait
 par la suite de ces appositions qui n'étaient plus assuma-
 bles par le sujet, avec le mot "truie", qui n'était plus
 au-delà par le sujet intégrable, et de son propre mouvement,
 par sa propre inertie de signifiant, basculait de l'autre
 côté tiré de la réplique, dans l'^Aautre. C'était là pure et
 simple phénoménologie élémentaire.

Il s'agit de voir pourquoi, et d'ailleurs après tout
 on s'en passe, ce dont il s'agit par l'exclusion de ce qui
 se passe entre le message et l'^Aautre, va avoir pour récul-
 tat les deux grandes catégories de voir et d'hallucinations
 qu'a Schreber, à savoir l'émission ici au niveau de l'autre,
 des signifiants de la langue fondamentale, c'est-à-dire de
 ce qui se présente comme tel, donc comme des éléments tassés
 [cassés]

et originaux du code, articulables uniquement les uns par rapport aux autres, car cette langue fondamentale est tellement organisée, que littéralement elle couvre le monde de son réseau de signifiants, sans que rien d'autre soit là sûr et certain, sinon qu'il s'agit de la signification essentielle totale. Chacun de ces mots a son poids propre, son accent, sa pesée de signifiant. Le sujet les articule les uns par rapport aux autres. Chaque fois qu'ils sont isolés, la dimension proprement énigmatique de la signification, pour autant qu'elle est infiniment moins évidente que la certitude qu'elle comporte, est quelque chose de tout à fait frappant.

En d'autres termes, l'autre n'émet, si je puis dire, qu'au-delà du code ^[sans] aucune possibilité d'y intégrer ce quelque chose qui peut venir de part ~~ici~~, c'est-à-dire de l'endroit où le sujet articule son message. Et d'un autre côté, surtout pour peu que vous remettiez ici les petites flèches, va venir ce quelque chose qui ne sera en aucun cas authentification du message, c'est-à-dire retour de l'^Aautre en tant que support du code sur le message, pour l'intégrer, l'authentifier dans le code avec quelque intention que ce soit, mais qui bien sûr viendra aussi de l'^Aautre comme tout message, puisqu'il n'y a pas moyen qu'un message ne parte, sinon de l'^Aautre, même quand il part de nous en reflet de l'autre, puisqu'il est fait avec une langue qui

est la langue de l'autre. Ce message donc partira de l'autre
 ici, et quittera ce repère pour s'articuler dans cette sorte
 de propos : "et maintenant je veux vous donner, nommément je
 veux ceci pour moi... et maintenant cela doit pourtant...".

Qu'est-ce qui manque à tout cela ? La pensée principa-
 le qui s'exprime au niveau de la langue fondamentale, les
 voix elles-mêmes qui connaissent toute la théorie, les voix
 elles-mêmes qui disent aussi : "il nous manque la réflexion".
 Cela veut dire que de l'autre part^{nt} on effectue des messages
 de l'autre catégorie de messages. C'est à proprement parler
 un message qui comme tel, n'est pas possible à enterrer,
 un message qui se manifeste aussi dans la dimension pure
 et brisée du signifiant, quelque chose qui ne comporte sa
 signification qu'au-delà de soi-même, quelque chose qui du
 fait de ne pas pouvoir participer à cette authentification
 par le "tu", se présente comme quelque chose qui n'a pas
 d'autre objet que de présenter comme absente cette position
 du "tu" où la signification s'authentifie, car bien entendu
 le sujet s'efforce de compléter cette signification. Il
 les donne donc, les complémente de ses phrases: "je^{ne} veux
 pas maintenant"; disent les voix, ça se situe ailleurs. Il
 se dit ailleurs que lui, Schreber, ne peut pas avouer qu'il
 est une "eine Hure."

Tout n'est pas prononcé, le message reste ici rompu en
 tant que c'est précisément qu'il ne peut pas passer par la
 voix du tout, il ne peut arriver au niveau du message qu'en

tant que message interrompu.

Je pense vous avoir suffisamment indiqué que la dimension essentielle qui se développe et qui s'impose dans l'autre, en tant qu'il est le lieu de repos, le trésor du signifiant, comporte pour qu'il puisse exercer pleinement sa fonction d'autre, ceci que dans le passage du signifiant, il y ait ce signifiant de l'autre, en tant qu'autre. Pourquoi ? Je veux dire en tant que l'autre a justement lui aussi au-delà de lui cet autre, en tant qu'il est capable de donner fondement à la loi, Mais c'est une dimension qui est de l'ordre du signifiant bien entendu, qui s'incarne dans des personnes qui oui ou non supporteront cette autorité. Mais le fait par exemple qu'à l'occasion les personnes manquent, qu'il y ait carence paternelle en ce sens par exemple que le père soit trop "con", est quelque chose qui en soi-même n'est pas la chose essentielle. Ce qui est essentiel, c'est que le sujet, par quelque côté que ce soit, ait acquis la dimension du nom du père.

Bien entendu, ce qui se passe effectivement, ce que vous pouvez relever dans les biographies, c'est que le père précisément est souvent là pour faire la vaisselle dans la cuisine, avec le tablier de sa femme. Ce n'est pas du tout cela qui suffit à déterminer une schizophrénie.

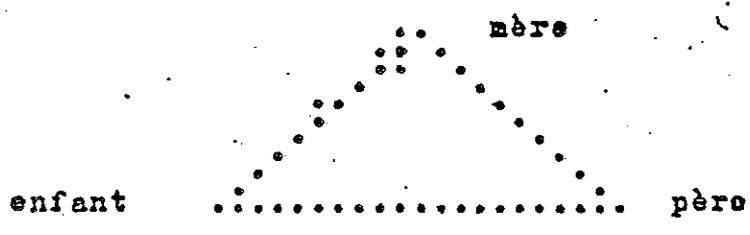
Je vais vous poser le petit schéma par lequel je veux

introduire pour la prochaine fois ceci : c'est ce qui va nous permettre de faire le joint entre cette distinction qui peut vous paraître un peu scolastique du nom du père, et du père réel, du nom du père en tant qu'il peut à l'occasion manquer, et du père qui n'a pas l'air d'avoir tellement besoin d'être là pour qu'il ne manque pas. Je vais donc introduire ce qui fera l'objet de ma leçon de la prochaine fois, à savoir ce que j'intitule dès aujourd'hui, la métaphore paternelle.

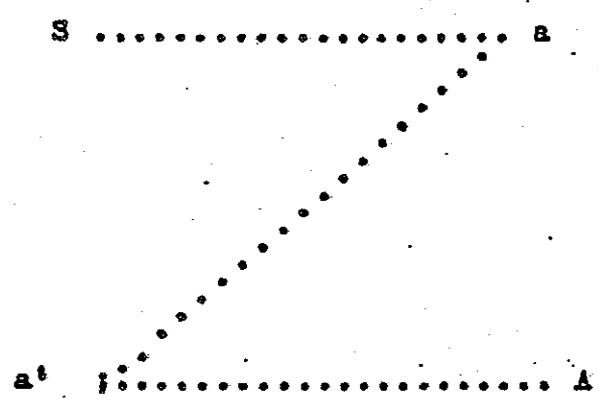
C'est à savoir que bien entendu un nom n'est jamais qu'un signifiant comme les autres. Il est bien important de l'avoir, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'on n'y accède, pas plus qu'à la satisfaction du désir en principe cocul, dont je vous parlais tout à l'heure. C'est pourquoi dans l'acte, le fameux acte de la parole dont nous parlait hier madame Bankoff, c'est dans cette dimension que nous appelons métaphorique, que va se réaliser concrètement, psychologiquement l'évocation dont je parlais tout à l'heure.

En d'autres termes, le nom du père il faut l'avoir, mais il faut aussi savoir s'en servir, et c'est de cela, c'est par là que le sort et l'issue de toute l'affaire peuvent dépendre beaucoup. Les paroles réelles qui se passent autour du sujet, notamment dans son enfance, mais l'essence de la métaphore paternelle que je vous annonce aujourd'hui, nous en parlerons la prochaine fois plus longuement, con-

siste en un triangle :



et nous avons le schéma :



et tout ce qui se réalise dans le S, dépend de ce qui se pose de signifiants dans le A. Le A, s'il est vraiment le lieu du signifiant, doit porter quelque reflet de ce signifiant essentiel que je vous représente là dans ce zig-zag, et que j'ai appelé ailleurs (dans mon article sur l'instance de la lettre) le schéma L.

Il faut que quelque chose au moins s'y distingue, qui distingue au moins ces quatre points cardinaux. Nous en avons trois qui sont donnés par les trois termes subjectifs du complexe d'Oedipe en tant que signifiant, à chaque sommet du triangle. Et c'est là-dessus que je reviendrai la prochaine

fois. Je vous prie pour l'instant, simplement histoire de vous mettre en appétit, d'admettre ce que je vous dis.

Le quatrième terme, c'est en effet le S. Mais comme c'est lui, et que lui non seulement je vous l'accorde, mais c'est de là qu'on part, il est en effet ineffablement stupide, il n'a pas son signifiant. Dans les trois sommets du triangle Oedipien il est en dehors, il dépend de ce qui va se passer dans ce jeu, et il est le mort dans la partie. C'est même parce que la partie est structurée comme cela, je veux dire qu'elle ne se poursuit pas seulement comme partie particulière, mais comme partie s'instituant en règle, que le sujet va se trouver dépendre des trois pôles qui s'appellent l'idéal du moi, le surmoi et la réalité.

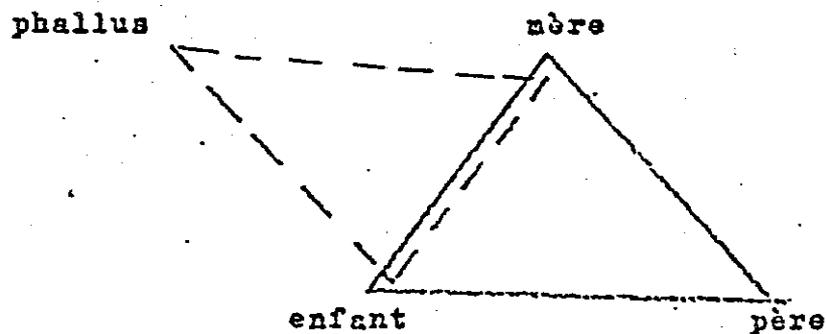
Mais pour comprendre cette transformation de la première feuillade dans l'autre, il faut voir que tout mort, qu'il soit le sujet, puisque sujet il y a, en est dans cette partie pour ses frais, c'est-à-dire qu'à ce point inconstitué où il est, il va falloir qu'il y participe, sinon avec ses sous, il n'en a peut-être pas encore, du moins avec sa peau, avec ses images, avec tout ce qui s'ensuit, avec sa structure imaginaire. Et le quatrième terme, le S, va se représenter dans quelque chose qui s'oppose, dans le ternaire aux signifiants de l'Oedipe, c'est-à-dire dans quelque chose qui, pour que ça colle, doit être aussi ternaire, car bien

entendu dans le stock et dans le bagage des images, ouvrez pour le savoir les livres de monsieur Jung et de son école, vous verrez il y en a à n'en plus finir, ça bourgeonne et ça végète de partout, et il y a le serpent, le dragon, les langues, l'oeil flambant, la plante verte, le pot de fleurs, la concierge ; tout cela ce sont des images véritablement toutes fondamentales, et incontestablement bourrées de signification.

Seulement on n'a strictement rien à en faire, si vous vous balladez à ce niveau, sinon de vous perdre avec votre lumignon dans la forêt végétante des archétypes primitifs, et pour y comprendre quelque chose, il faut savoir que pour ce qui nous intéresse, à savoir la dialectique intersubjective, c'est pour autant qu'il y a trois images sélectionnées - j'articule un peu fort ma pensée - pour prendre dans tout cela le rôle de guide, ce qui n'est très précisément pas difficile à comprendre, puisque nous avons quelque chose déjà d'absolument tout préparé, et tout préparé en quelque sorte à être non seulement l'homologue, mais à se confondre avec la base du triangle mère-père-enfant, c'est le rapport du corps morcelé du même coup enveloppé par pas mal de ces images dont nous parlions tout à l'heure, avec la fonction unifiante de l'image totale du corps, autrement dit du rapport du moi et de l'image spéculative.

Cela nous donne déjà la base du triangle imaginaire.

L'autre point, c'est là précisément que nous allons voir l'effet de la métaphore paternelle, l'autre point, je vous l'ai dit dans mon séminaire de l'année dernière sur la relation d'objet, mais vous allez le voir maintenant prendre sa place dans ce dans quoi nous entrons cette année, c'est-à-dire pour les formations de l'inconscient, ce point, je pense que vous l'avez reconnu du seul fait de le voir ici en tiers avec la mère et l'enfant, mais vous le voyez dans une autre relation que d'ailleurs je ne vous ai pas du tout masquée l'année dernière puisque c'est là-dessus que nous avons terminé, à savoir dans la relation avec le nom du père, c'est-à-dire ce qui avait fait surgir la naissance du fantasme du petit cheval chez notre petit Hans, ce troisième point je le nomme enfin, je pense que vous l'avez tous sur les lèvres, ça n'est pas autre chose que le phallus, et c'est pourquoi le phallus occupe une place d'objet si centrale dans l'économie freudienne,



ce qui à soi tout seul suffit à nous montrer que la psychanalyse d'aujourd'hui s'en éloigne de plus en plus, et que

précisément de ce phallus, en tant que fonction fondamentale à laquelle s'identifie imaginaiement le sujet, est complètement éludé, pour être réduit à la notion d'objet partiel, qui n'est absolument pas dans l'économie de Freud sa fonction originale.

Ce phallus nous ramènera du même coup à ce quelque chose qui n'a pas été tout à fait compris, du moins à ce que j'ai cru entendre, à la fin de mon discours de la dernière fois, c'est-à-dire à la comédie.

Je vous laisserai sur ce thème aujourd'hui. Je voulais simplement, pour terminer, vous montrer dans quelle direction et dans quelle voie ce discours complexe par lequel j'essaye de rassembler toutes les choses que nous avons dites, se raccorde et tient ensemble.

-:-:-:-:-

fin de 35 pages suppl.